

l'Ouest européen, tantôt au contraire une région périphérique, éloignée de tout, délaissée par tous... On voit donc alterner les périodes où l'Europe occidentale est mieux desservie par mer et où la Bretagne la plus occidentale est prospère, et celles où tout se passe par voie de terre, et où ce pays n'est plus qu'une relique qui vit sur les souvenirs de sa prospérité passée». Ainsi Philippe Jarnoux, étudiant la grande politique navale de Louis XIV et sa mise en application par Colbert et Seignelay, décrit «l'essor démographique et urbanistique» de la ville, qui deviendra «un des symboles des ambitions maritimes de la France au XVIII^e siècle». Par contre Jean-Yves Carlier est obligé de constater que cette ville autrefois «vraie fourmilière» est de 1799 à 1815, c'est-à-dire pendant tout le Consulat et l'Empire, «plongée dans l'abîme».

Dans sa préface Yves Le Gallo, Brestois de cœur et de conviction, résume le concept qu'il a souvent développé dans ses écrits et qu'il reprend dans son chapitre consacré à la Restauration et à la monarchie de Juillet, à savoir d'une part que Recouvrance est une «Médina bretonne» et d'autre part que la ville, «Brest même», est soumise à la double tutelle civile depuis la création des départements en 1790 et militaire depuis l'institution des préfets maritimes en 1800 : pour lui le préfet est «de Quimper» et non pas «du Finistère» et la ville est «prisonnière de l'autorité, parfois despotique, de certains officiers supérieurs, même étrangers au port».

«Revivre, Changer, S'affirmer», ainsi Edmond Monange, à la fois auteur et acteur de cette période, définit-il d'une plume alerte et particulièrement documentée l'histoire du temps présent, de la Libération à nos jours. Ce dernier chapitre est, à vrai dire, un hymne de louanges au dynamisme de la ville qui s'affirme désormais comme ouverte sur l'avenir. À l'ancien pessimisme critique et à la mentalité de repliement des temps précédents succèdent une renaissance de l'optimisme et un retour de la confiance. À la lecture de ce bel ouvrage, le lecteur s'en laisse facilement persuader.

Jacques CHARPY

B.-A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ *Les papes et les ducs de Bretagne. Essai sur les rapports du Saint-Siège avec un État*. Présentation de Jean Kerhervé, 698 pages, Coop Breizh, Spézet, 2000.

La mode est aux rééditions d'ouvrages devenus introuvables. C'est un moyen de conserver le patrimoine intellectuel mais beaucoup de ces travaux n'ont qu'un intérêt anecdotique. Tous accusent leur âge, ce qui leur vaut d'être des témoins de l'évolution et des progrès de la méthode historique, mais il en est peu qui puissent être encore des outils valables pour la recherche contemporaine. La thèse de B.-A. Pocquet du Haut-Jussé,

publiée en 1928, est l'une de ces exceptions. Il ne s'agit pas d'un simple *reprint* et il faut louer Coop Breizh d'en avoir livré une véritable réédition. Grâce à une nouvelle mise en page, les 942 pages de l'édition originale en deux tomes tiennent désormais en un seul volume de 698 pages présenté sous une reliure élégante. Le texte y est repris *in extenso* avec toutes les notes, dont la typographie a été modernisée. Malheureusement, l'index manque ; même si ses imperfections avaient été critiquées, c'était un outil de travail bien utile dont on ne peut que regretter la disparition ; il ne comptait pourtant que 15 pages...

Le style de l'ouvrage, bien que volontiers juridique, n'a pas trop vieilli et son contenu demeure précieux. L'entreprise était ambitieuse : retracer l'histoire des relations entre les papes et les ducs de Bretagne depuis Nominé jusqu'à François II. En fait, la période la plus ancienne, jusqu'au XIII^e siècle est présentée comme un «chapitre préliminaire». Si l'auteur sait prendre ses distances avec la documentation d'origine bretonne, on en sait désormais beaucoup plus sur la politique de Nominé ou de Salomon depuis les travaux d'H. Guillotel ou sur le conflit entre Sainte-Croix de Quimperlé et Saint-Sauveur de Redon au sujet de Belle-Île grâce aux recherches de J. Quaghebeur. Les cinq premiers chapitres qui mènent jusqu'à la guerre de Succession sont surtout descriptifs ; ce qu'ils rapportent ne diffère guère de ce qu'on peut lire ailleurs, mais ils demeurent précieux dans la mesure où ils n'ont guère été renouvelés depuis : ils engagent donc à reprendre les recherches. À vrai dire, c'est la fin du Moyen Âge qui intéresse l'auteur qui devint un spécialiste reconnu de cette période. Il dispose alors d'une documentation inédite, qui demeure d'accès difficile, celle que lui procurent les archives vaticanes. Il entend aussi élargir le cadre de sa réflexion pour aborder un thème cher à l'historiographie contemporaine en donnant à son ouvrage pour sous-titre : «Essai sur les rapports du Saint-Siège avec un État».

Il était donc légitime que Jean Kerhervé, le meilleur connaisseur et le plus ardent défenseur de l'État breton de la fin du Moyen Âge se charge de la préface d'une dizaine de pages, intitulée «Simples fidèles ou chefs d'État ?». Il loue l'auteur d'avoir su reconnaître à une époque où c'était loin d'être évident que la Bretagne avait été du temps des Montfort un véritable état princier et que contrairement à ce qu'enseignait l'histoire officielle, les princes du XV^e siècle n'étaient pas nécessairement des traîtres et des rebelles. Mais Jean Kerhervé est également sévère. Il reproche ainsi à l'auteur de s'effacer derrière la simple mise en scène des documents et en particulier des archives : la «méthode des fiches» nuit à la hiérarchisation des faits et des idées comme à la réflexion théorique. Mais peut-on faire de l'histoire sans faire de fiches ? C'est une étape indispensable et essentielle que l'on a su depuis dépasser sans la négliger mais qui, à l'époque, représentait un grand progrès. De même, bien des biographies manquent de perspectives, mais ni la prosopographie ni la sociologie n'étaient alors à

l'ordre du jour ; on est au moins sûr de la solidité des éléments fournis, que l'on peut réemployer en toute confiance. Enfin, il est évident que l'on peut reprocher à l'auteur de ne pas avoir insisté suffisamment et de ne pas avoir conclu nettement sur ce qui a justifié l'intitulé de son sous-titre : l'État breton n'apparaît pas assez clairement. Jean Kerhervé reconnaît lui-même que ce n'était pas le but premier de l'auteur, pas plus qu'il ne visait à écrire une histoire de l'Église de Bretagne, ce qui explique que les moines ou les mendiants y tiennent moins de place que les séculiers et qu'il y a peu à glaner sur la pratique religieuse ou la piété populaire.

Il n'en reste pas moins que les relations du Saint-Siège et des ducs de Bretagne sont analysées avec beaucoup d'acuité. On est avant tout en présence d'une thèse d'histoire diplomatique qui, de la volonté même de son auteur, fournit en plus une mine d'informations sur les institutions de l'Église bretonne et sur ses dignitaires de tout rang. L'auteur ne dissimule pas le caractère opportuniste de la politique pontificale qui, de plus en plus, agit avec la Bretagne en fonction de ses relations avec la couronne de France. Certes, les ducs ont su tirer des avantages certains de leurs rapports avec les papes mais une politique aussi fluctuante qui ne s'intéresse pas tellement à la Bretagne pour elle-même, peut elle vraiment faire ressortir la réalité de l'État breton ? L'ultime chapitre de la thèse passe rapidement sur les dernières années du duché ; il est vrai que le pape s'en désintéressa dès lors qu'il fut assuré que la Pragmatique Sanction qui limitait son influence dans le royaume ne serait pas étendue à la Bretagne. Cela valut du moins à la province de conserver pour l'essentiel jusqu'à la fin de l'Ancien Régime un statut particulier qui devait autant à l'hostilité des papes à l'égard de la politique royale qu'à la propre politique des Montfort.

André CHÉDEVILLE

Philippe BONNET, Claude CHAPALAIN, *La légende de la vie autour de la mort. Iconographie autour de la mise au tombeau en Bretagne*. Coop Breizh diffusion, Spézet, 2000, 112 p.

Fruit de la rencontre d'un conservateur du patrimoine et d'un prêtre diocésain devant le grand retable de Commana, puis autour de la *Mise au tombeau* de Plouguerneau, cet ouvrage est une double lecture de cette iconographie en Bretagne. Après le magistral article de René Couffon relatif à ce thème publié dans ces *Mémoires* en 1958, la contribution de Philippe Bonnet est, par son texte introductif, une mise au point sur l'état de la question en ce qui concerne les seules représentations sculptées, à l'exclusion de celles qui s'inscrivent dans des cycles plus vastes de la Passion, à l'intérieur de retables ou de calvaires monumentaux. Cette vue d'ensemble s'appuie sur des monographies plus ou moins détaillées de chacune des